

# Deductum dicere carmen

version papier: Collection Pavillon Vert, l'arbre à paroles, Amay, Belgique, 1996

(Virgile, *Bucoliques*, VI, 5: *le simple fil d'une voix*)

*Trente poèmes*

Que m'importe que seul mon regard parcoure ces espaces et que ma main pour moi seul en dresse les cartes? Car comment savoir que tu verrais le même ciel penché sur le même sable, et que tu sentirais la mer aussi proche?

*Para cada voz há um tempo e um lugar*

(Miguel Torga, *A Criação do Mundo*, IV: *chaque voix a un temps et un lieu propres*)

---

## Sibilus aurae tenuis

I

Qu'une petite voix me suffise. Je n'ai pas d'articles à crier, rien à vous vendre, rien à vous prendre. Qu'une petite voix me suffise, qui suffit au ruisseau qui traverse le bois. Murmure qui parle aux racines, au feuillage qui se penche. Parle du chemin parcouru, à parcourir, des heures passées à couler, à être soi.

---

II

Afin que ne se perde ni ne se rompe le fil de ta voix, je réclame le silence pressé sous la roche parmi les éclats de voix de la mer, le silence mûri dans les corolles, gardé dans la fraîcheur sous les feuilles, le silence de l'air au bec de l'oiseau, de l'eau aux ouïes du poisson, et, de la cime des arbres noirs jusqu'aux espaces presque bleus entre les étoiles, le silence accumulé dans les piles froides de la nuit.

Afin que ne se perde ni ne se rompe le fil de ta voix, je réclame le silence de l'attente, qui s'agrandit du mot laissé aux lèvres, du regard qui n'appuie pas, ne prend pas possession du monde, mais te le laisse ou te le rend, pour que ta voix seule l'élève, et puis aussi enfin le repose.

---

III

**Bruxelles**

Dans la ville grandit doucement une envie de fenêtres ouvertes. La pierre a la tolérance des choses vieilles assises depuis longtemps dans le vent, la pluie et le soleil. Mais les jeunes feuilles aussi sont ici chez elles. La dame assise sur le banc dans le square a une jupe rouge et fraîche. Je sens avec délice mon regard devenir une toute petite partie du tien.

---

## IV

L'envie m'a pris de parler des choses comme Dieu le ferait, pour les créer. Ce matin, la mer est venue jusqu'à ma porte. Quand je suis sorti, le vent m'a salué. Le ciel était lavé. On avait frotté la pierre des trottoirs. Pendant la nuit, à la surprise des arbres, les feuilles étaient venues. J'ai regardé le creux vide de mes mains et je n'ai pas souhaité le remplir.

---

## V

Celui qu'a possédé la joie de tracer une ligne pure, celui-là les médiocres plaisirs ne le saisiront plus dans leurs rets. Car il s'est assis à la table des dieux, et on lui a servi le pain, l'huile et le vin. Désormais sa faim sera de créer un monde. Humble dans le velours même de son orgueil, il referra le travail de son Père. De sa piété naîtront le ciel, le vent, la mer, la colline baignée d'aube, le soir qui allonge les ombres, reporte au lendemain l'inquiétude d'avoir encore à vivre.

---

## VI

*non enim dignus sum, ut sub tectum meum intres*  
(Luc 7, 7: car je ne suis pas digne de t'accueillir sous mon toit)

Si cet acte avait un sens, je t'offrirais mes paroles, je t'offrirais mon silence. Les gerbes de mes mots, mal assemblées, qu'importe, tant que l'épi connaît la présence du grain lourd, tant que le moissonneur s'illumine de la sagesse qu'il engrange. Mon silence qui ne serait que pure attente de toi, que pour faire place nette, pour me débarrasser du frivole et de l'incertain, pour être le creux de la forme où tu te verses. Que je sois tes tablettes, le lieu où tu t'écris. L'écorce qui attend ton clou.

---

## VII

Si je t'appauvris, te trahis, c'est que tu ne me donnes que la force de te trahir, de t'appauvrir. Ah comme j'aimerais te suivre par les chemins de traverse, vers tes sommets! Avec quel amour je préparerais mes calices pour recueillir l'eau pure de tes paroles, qui offre à toute chose transparence et honneur! Mais je suis l'absent dont peu tu te soucies, la bête qu'on oublie de nourrir, avec seule sa fidélité obscure pour survivre. Sache seulement, sache bien que j'attends, que je suis la tension de l'attente, qui vibre au moindre de tes signes.

---

## VIII

Dans ta balance je pèse trop léger, et mon cortège de mots vains. Je ne suis parvenu à voir plus clair qu'en voyant moins, qu'en négligeant l'ombre que je ne comprends pas. Je me suis réfugié dans la lumière mais ce n'était pas la tienne; ces contours précis étaient ceux du futile, cette main ferme dessinait les îlots de détails isolés. Je mesurais mon succès à mes efforts, l'espace parcouru au temps passé à le parcourir. Ton jugement me ramène à mes départs, jours de grand soleil, et je te rends grâce de n'avoir pas rapproché ta face.

---

## IX

Je n'utilise que ta voix, sans te connaître, sans même essayer de te connaître. Je te veux transparent et

creux, que tu résonnes de ma présence, que mon corps te remplisse, que ta main soit la mienne, que tu l'ouvres quand j'ouvre la mienne. Tu restes toi, celui qui est, l'étranger, l'étrange. Tes mains sont pleines de fruits que ton regard me donne. Je reste au bord; et j'imagine entre toi et moi autant de désert qu'il faut pour que ta voix ne me parle que de choses apprises, lambeaux, alluvions, fragments.

---

## X

Tu sais, ta folie était la plus sage, comme ta parole la plus belle. Depuis, tant de recherches, tant de poursuites, pour enfin tenir dans la main ce que je n'estime plus, ce dont je n'ai jamais eu besoin, monnaie usée du savoir, billet gras des certitudes, les trente pièces d'argent, à mon âme graine pérenne de dégoût. Si j'avais su! Mais je savais. Au moment où j'imaginai les obstacles pour donner du prix à mes vaines victoires, je savais. Qu'aujourd'hui me suffise l'étendue de tes dons purs, le ciel, le vent, le soleil, la pluie.

---

## XI

Un jour, peut-être proche, je ne serai plus à ton service, à transcrire sous ta dictée les mots que soulève le flux de ton souffle. Je ne respirerai plus de cette respiration qui, insouciant de tout, crée un monde à toi seul habitable, pris dans les plis de ton regard, tantôt léger comme l'écume, tantôt lourd comme le sable mouillé, où je ne reconnais qu'à moitié les choses les plus familières, qui attendent pour vivre que tu les touches, les objets connus et caressés qui maintenant tremblent du désir de t'accomplir, prient d'être vidés de ce qu'ils étaient si pleinement avant ta venue soudaine, souveraine, ta lumière nouvelle et nue qui vide et creuse, exige table rase pour l'arbitraire de ta loi.

---

## XII

Quelles journées mal vécues que celles passées sans te faire place, assis à ma table comme à sa machine la couseuse, à construire de petites mécaniques du futile, à remplir des lignes d'écolier puni, à rester figé, planté comme un clou, indécis comme une mayonnaise qui ne prend pas, à attendre en vain de sentir que quelque chose est né, s'est détaché pour naître, est venu se poser et maintenant apaise.

---

## XIII

Laisse l'été station après station marcher jusqu'à son terme. N'en mesure pas les heures, ni n'en rétrécis par tes désirs la majesté des décors. Laisse-en les acteurs en dire à satiété le sens, et ne te lamente pas si tu n'y trouves rien à entendre. Regarde le soir mûrir contre la pierre, et imagine que la mort, même la tienne, n'est pas si différente. Laisse l'été à lui-même se parler, sa lumière en ses calices se recueillir. Tu serais ici bientôt sacrilège, à fouler aux pieds d'étranges autels, à tes sens fermés bouts de branche, pierres éparses, matière. Laisse l'été marcher vers son terme plein et sa mort consentie, qu'il a tout au long portée.

---

## XIV

Je rêve - osez rêver avec moi - d'un monde sans hommes, débarrassé de vous, débarrassé de moi. Le poisson redevenu maître des voies de la mer; le serpent qui se glisse dans l'herbe déjà haute de la bande d'arrêt d'urgence; le coeur léger, il se souvient peut-être de l'inimitié de la femme et de la malédiction qui longtemps sur lui pesa. Le soir, le soleil est un gros feu rouge, mais passent les oiseaux à dessiner sur l'ardoise du ciel mainte courbe, mainte droite, que nul ne lit, que nul n'apprend. Car le sens de toute chose est maintenant délicieusement dénoué.

---

## XV

L'été me satisfait - lui qui finit, lui qui remplit - pourtant dans le même temps m'assèche. Ici, en août, la lumière est mûrie comme un regret, et la tristesse presque toute entière faite de joies accumulées. Quelques jours encore, sous ce regard, chaque chose est pleine, contente de l'être, d'avoir été elle-même et rien que soi.

Moi, mes mots à la traîne,  
grelots à la queue du chat,  
ridicule  
irritation.

---

## XVI

mê dê moi thanaton ge parauda  
(*Odyssée*, XI, 488: *Oh! ne me farde pas la mort* - trad. Victor Bérard)

Ah! ne me farde pas la mort! Ceux qu'elle a couchés dans ses plis, la bouche remplie de terre, dorment-ils seulement? Et sont-ils morts de mort aussi sûre tous leurs luisants souvenirs? Pourquoi alors frappons-nous, frappons-nous, aux portes murées de la mort, qui n'entend pas plus que la pierre, pas plus que le sable?

---

## XVII

Si tu n'en fais pas ta maison,  
c'est en vain que j'en assemble les mots,  
en vain que ma main en trace les signes,  
en vain que la langue y porte haut le verbe,  
en vain que le vent y souffle ses secrets.  
Si tu entres et dis:  
'je ne vivrai pas ici'.  
Si tu dis:  
'pas ici'.

---

## XVIII

Een taal waarvoor geen teken is  
in dit heelal,  
verstond ik voor de laatste maal.

(Gerrit Achterberg, *Thebe: Cette langue que rien ne peut représenter dans cet univers, je la compris alors pour la dernière fois.*)

Comment tu m'as fait traverser la nuit lumineuse, respirer au coeur la rose marine. Comment tu m'as enlevé sur la plage pour noces de sable et de sel. Comment alors je comprenais la langue de toute chose charriée par la mer, poussée par le vent, toute chose nourrie d'air, d'eau, de terre, toute chose élémentaire et une.

Ne me reste que  
la chronique d'une perte.

---

## XIX

Dis quelles offrandes tu agrées,  
quels rites tu réclames, comment  
tu veux que je t'attende.  
Soit penché à ma fenêtre,  
buvant les bruits de la rue,  
où peut-être ta voix se compose.

Soit assis à cette table familière  
où chaque objet rassure et repose.

Ou de grand matin,  
sur les routes que s'ouvre le vent.

---

## XX

Si ce monde a un sens, c'est celui que tu lui as donné. Tu as parcouru les chemins humides de la mer, et fait naître les rivages. Tu as vu les étoiles tomber du ciel, et tu les as remises en place. Tu étais couchée dans la poussière de la mort, et tu t'es levée aussi sûrement que le jour. Ton souffle est le vent d'été dans les cèdres, tes bras sont forts comme leurs branches, et tes cheveux, depuis longtemps, un troupeau de chèvres sur les pentes du mont Galaad.

---

## XXI

*Ses villes sont désertes à jamais;  
elles sont aux troupeaux,  
ils s'y couchent, nul ne les chasse.*  
(Isaïe 17, 2; trad. A. Condamin)

Et vous étiez fiers de vos Oeuvres! Le lichen mange vos autels, le chiendent et le pissenlit verdissent vos parvis. La Salle du Conseil, la nuit, hulule (le hibou solennel y préside) et le jour le soleil y joue avec la poussière. Et vous étiez fiers de vos Oeuvres! De vos réseaux d'ordinateurs, de vos pages étincelantes de calculs, et de la fine morsure de leur encre. La Grand-place est rendue aux bestiaux qui sans doute ruminent vos Idées, sous un ciel qui n'a de vous nulle trace. Et vous étiez fiers de vos Oeuvres!

---

## XXII

Soudain s'installe  
la petite mécanique de la pluie.

('soudain' car c'est la nuit, car c'est l'été; couché sur le lit où j'attends sans impatience le sommeil, je n'ai pas pu voir le ciel se couvrir, s'obscurcir; je n'ai pas senti si la brise cessait pour lui faire place; je ne la perçois que par le bruit des gouttes sur la plate-forme adjacente à la chambre).

Ainsi s'installe  
la petite mécanique de la pluie.  
Et son pouvoir terrible  
de ne signifier rien.

Elle s'en ira comme elle est venue:  
sans achever le message  
qu'elle ne portait pas.

---

## XXIII

Liège

Qu'est-ce donc que cette ville  
où tu presses le pas,  
la pluie dans la figure,  
la peur dans le dos?

Les gens, pourtant, sont proches:  
les corps s'effleurent,  
les corps se touchent  
sur la Foire, sur la Batte, au Cora.

Mais ils sont aussi, comme toi,  
las;  
leurs bouches parlent,  
leurs yeux pas.

Le fleuve, indifférent,  
passe,  
constate  
qu'à l'eau  
tout s'en va.

Aucun reproche  
mais tu ne veux pas  
vivre comme ça  
sur la Foire, sur la Batte,  
au Cora.

---

## XXIV

Quand s'éteindra ta lampe - car ta lampe s'éteindra, quelles que soient ta bonne volonté, ta volonté, les longues heures de patiente étude, les joies sèches du renoncement, la préparation -, quand s'éteindra ta lampe, que tu sois au travail, en travail, en plein travail comme on dit en plein soleil, travail comme le travail de la femme, ce travail qui précède toute naissance:

à refaire l'oeuvre imparfaite de Dieu.

---

## XXV

Si je te perds; quand je t'aurai perdu, perdue - qu'importera ton sexe au moment où tu te dissous? - je n'aurai plus en bouche de paroles: seulement le goût âpre de la mort. Je n'aurai plus en mains rien de complet, rien d'achevé: que des fragments épars, épars jusqu'à l'écoeuement. Fragments qui devraient, fragments qui auraient pu.

---

# Carmen bifrons

I

*Et haec scribimus nos, ut gaudium nostrum sit plenum*

(1 Jean, 1, 4: *Nous vous écrivons cela pour que notre joie soit complète* - trad. Jean Grosjean)

*Le pêcher contre le mur de notre cuisine  
est en fleur.*

*J'ouvre toutes les fenêtres.*

*Un oiseau chante.*

*Le jour est immense.*

*Et tandis que le café passe,*

*pour saluer tous ces grains de lumière,*

*tout ce déversement de lumineuse joie,*

*j'écris*

*ce que je viens d'écrire.*

The peach tree against our kitchen wall  
is in bloom.

I open all the windows.

A bird is singing.

The day is immense.

And while coffee's brewing,

to greet all these grains of light,

all this pouring of luminous joy,

I write

what I have just written.

---

II

*La tâche est impossible :*

*le monde est trop vieux*

*et les sages trop sages.*

*Mais par un matin de soleil,*

*assis à la terrasse d'un café,*

*il me prend une envie folle*

*de te demander de venir*

*t'asseoir près de moi*

*et d'écrire le Poème*

*et d'observer la tête du garçon*

*quand il verra cela*

*au menu du jour.*

The task is impossible:

the world is too old

and the wise too wise.

But on a sunny morning

sitting at a café

I have a bloody great mind

to ask you to come

and sit by me

and write the Poem

and watch the waiter's face  
when he sees it  
on the bill of fare.

---

### III

*viens au bois  
à cette voix claire  
le ruisseau qui se fraie un passage  
à travers les broussailles  
viens  
il n'y a pas de bruit  
rien que cette voix claire  
le ruisseau qui parle aux racines  
viens écoute  
cette voix claire  
qui apaise la douleur  
la douleur de ne plus comprendre  
cette voix claire  
qui parle aux racines  
qui parle tandis que passe  
l'espace de cet après-midi*

come to the wood  
to the clear voice  
the brook making its way  
through the undergrowth  
come  
there's no noise  
but that clear voice  
the brook talking to the tree roots  
come and listen  
to that clear voice  
taking the pain away  
the pain of no longer understanding  
that clear voice  
talking to the tree roots  
talking the afternoon away

---

### IV

*tant de mort nous entoure  
tant de rouille tant de poussière  
tant de poussier tant de gravats  
des visages morts  
descendent la rue aveugle  
le jour jauni  
la lumière grise que l'on presse  
comme un tube de dentifrice  
les murs des visages  
descendent la rue aveugle  
et toi et moi*

*toi aussi et moi aussi  
dans la rue aveugle  
la lumière grise  
et le jour jauni*

there is so much death around  
so much rust and so much dust  
so much grit and so much grime

dead faces walking down  
the blind street

and the dead day  
the grey light squeezed  
like a toothpaste tube  
the walls of the faces  
walking down the blind street

and you and I  
you too and me too  
walking down the blind street  
in the grey light  
and the dead day

---

## **Silentiumque post ultimam**

Tant que ça me chante,  
je répandrai mon encre.  
Tant que ça me chante,  
je laisserai couler quelques gouttes de moi-même  
sur la page blanche.  
Tant que ça me chante.

Tant que ça me chante,  
la voile unique sur la mer,  
les matins mystérieux des calanques.  
Tant que ça me chante.

Tant que ça me chante,  
la mer docile au vent,  
le vent docile à ta voix,  
ta voix douce des matins d'innocence.  
Tant que ça me chante.

Tant que ça me chante,  
la main qui verse le café,  
le coude sur la toile cirée,  
le sourire de tes anges.  
Tant que ça me chante.

Tant que ça me chante,  
tant que tu m'offres parfois  
un rappel de ta présence.

Tant que ça me chante.

---

[Vers Tanquam vas figuli](#)

[Vers Premier Etat](#)

*[Vers la home page de A.Michiels / Ecrire à amichiels@ulg.ac.be](#)*

---